

MARK NEVILLE  
PARADE (PAROLES)





PARADE (PAROLES)

PARADE (TEXTS) / PARADE (PAROLES)

Mark Neville

© Copyright Mark Neville pour les images

© Copyright Mark Neville et Sam Mackay pour le texte

Édité, compilé et traduit par Sam Mackay

Traductions supplémentaires par Marie Luchetta

Conception par Duncan Whyte

Imprimé en Angleterre par Clays Ltd, St Ives plc



Supported using public funding by

**ARTS COUNCIL  
ENGLAND**

Auto-publié en 2020 par Mark Neville  
markneville.com

8. INTRODUCTION  
Mark Neville
12. ACCÈS À LA TERRE POUR LES PAYSANS :  
APPEL À L'ACTION  
Véronique Rioufol, Ruth Curtis,  
Ruth West, Michel Vampouille
18. GRÉGORY AND AURÉLIE  
Éleveurs de cochons en extérieur
26. ALAIN SCOUARNEC  
Eleveur de cochons, de vaches et de la volaille
30. MÉLINDA LE GALL  
Intervenante en médiation animale
36. NICOLE LE PEIH  
Eleveuse de la volaille et des vaches,  
et députée du Morbihan
44. FLORENCE BOCANDÉ ET  
JEAN-FRANÇOIS GUILLEMAUD  
Éleveurs de vaches
52. ELODIE GUELVOUT  
Eleveur de poules
58. JEAN-ROCH LE MOINE  
Moniteur équestre
63. RESSOURCES SUPPLÉMENTAIRES
65. REMERCIEMENTS

## INTRODUCTION

Mark Neville

En 2016, le jour où le Royaume-Uni a décidé par référendum de quitter l'Union européenne, j'ai commencé mon travail sur Guingamp, en Bretagne, la « Petite-Bretagne » (*Little Britain*), comme on la surnomme outre-Manche. Porté par le Centre d'Art GwinZegal, ce projet de trois ans m'a permis de produire *Parade*, un portrait photographique de ce territoire rural. Lors de l'exposition des photos au stade de football, c'est la communauté des paysans constituant la majorité des supporters de l'équipe qui est apparue comme le sujet, mais aussi le principal public de ce projet.

*Parade* présente toute une mosaïque de questions et de personnages, mais le projet nous interpelle surtout sur la manière dont nous formons nos communautés, quelle que soit notre nationalité. Ce qui m'a frappé, dans mes rencontres en Bretagne, ce sont les nombreuses personnes (pas seulement issues du monde agricole) qui ont élaboré des rapports complexes et peu conventionnels avec les animaux, même s'ils doivent finir dans nos assiettes. Ces rapports, je les explore à la fois métaphoriquement et directement dans les clichés de mon livre *Parade*. Agriculteurs, religieuses, danseuses et danseurs folkloriques, majorettes, éleveurs de cochons, de chiens ou de chevaux, consommateurs au supermarché, supporters et joueurs de football, familles à la plage ou spectateurs d'un concours de beauté, tous ces portraits ont à leur base la notion d'utopie ou d'écotopie. Certaines des photos semblent dégager un véritable optimisme sur nos chances de créer un monde meilleur, tandis que d'autres expriment la prise de conscience anxigène de l'écart entre idéaux et réalité.

L'exposition de *Parade* à la galerie d'art londonienne The Photographers' Gallery a été l'occasion de produire *Parade (paroles)*. En plus des entretiens avec des gens que j'ai rencontrés en Bretagne et des textes de certains, cet ouvrage inclut un Appel à l'action de Véronique Rioufol, du réseau Terre de Liens/Access to Land. Si vous lisez ce livre, c'est peut-être que vous avez vu l'exposition à la Photographers'

Gallery où il est remis gratuitement ; ou peut-être l'avez-vous reçu avec le livre *Parade* parce que vous êtes en mesure de faire bouger les choses. J'en envoie des exemplaires aux principaux décideurs et aux leaders de l'agroalimentaire et de l'agriculture du Royaume-Uni, aux ministères de l'Agriculture des pays de l'Union européenne, et à des écoles, bibliothèques et centres de loisirs et sociaux de villes et villages français et britanniques.

L'agriculture à petite échelle est bien plus importante que nous le pensons. Plus de 90 % des exploitations agricoles dans le monde sont gérées par une personne ou une famille et dépendent essentiellement du travail familial. En outre, ces fermes produisent quelque 80 % de la nourriture mondiale. Même en Europe, les fermes de moins de cinq hectares constituent plus des deux tiers de toutes les exploitations. Cependant, bien qu'il soit largement répandu, ce modèle agricole n'en est pas moins vulnérable et soumis à des risques qui s'aggravent de jour en jour. On en sait trop peu sur ce sujet, et on n'en parle pas assez. C'est pourquoi *Parade (paroles)* a pour vocation d'apporter un soutien urgent et nécessaire à tous ces agriculteurs indépendants qui tentent de préserver et de développer leur activité. Les éleveurs que j'ai interviewés parlent en connaissance de cause : forts de longues années d'expérience, ils ont chacun leur perspective et leur approche nuancée d'une pratique visant à offrir une vie plus digne à leurs animaux.

La Bretagne est le miroir de la Grande-Bretagne : les difficultés que connaissent les paysans français sont les mêmes outre-Manche. Le livre de photos présente des métaphores visuelles des rapports décrits dans le livre de textes. Ensemble et distribués à un public ciblé, ces deux ouvrages visent à créer un impact que d'autres formats ne pourraient avoir.

## ACCÈS À LA TERRE POUR LES PAYSANS : APPEL À L'ACTION

Véronique Rioufol *Terre de Liens / Access to Land Network*

Ruth Curtis *Soil Association*

Ruth West *Real Farming Trust*

Michel Vampouille *Terre de Liens*

## CONTEXTE

Dans toute l'Europe, on retrouve les mêmes tendances qui affectent lourdement l'alimentation, l'agriculture et les zones rurales : le développement urbain, l'industrialisation des systèmes agricoles et le vieillissement des paysans. Sous leur effet, l'Union européenne a déjà perdu plus de 10 % de ses terres agricoles en 20 ans seulement, soit une superficie équivalente à celle de la Roumanie.

Pendant ce temps, l'agriculture industrielle s'est rapidement développée : certaines fermes deviennent de plus en plus vastes, la mécanisation s'est répandue plus largement, et la spécialisation, souvent intensive, dans une seule culture ou une seule espèce a détruit des emplois, épuisé des ressources naturelles et homogénéisé le paysage. Aujourd'hui, 3 % des fermes de l'Union européenne (de plus de 100 hectares) contrôlent 50 % des terres agricoles. Les petites exploitations en sont réduites à disparaître par milliers. Par ailleurs, les subventions aggravent le problème : les versements au titre de la Politique agricole commune se basent sur la surface de la ferme, encourageant non pas la qualité de l'alimentation, les emplois ou la défense de l'environnement, mais la quantité : plus vous cultivez de terres, plus vous recevez de subventions, et plus vous voulez de foncier pour recevoir toujours plus.

Sous l'effet du vieillissement des paysans, des millions d'hectares changeront de mains dans les vingt ans qui viennent. L'usage futur de ces terres sera crucial pour notre alimentation et nos systèmes agricoles. Or, les tendances actuelles prennent déjà le mauvais chemin : les terres sont soumises à l'accaparement, elles sont chères, et elles sont utilisées pour des produits non alimentaires ou détournées de l'agriculture.

En cette période cruciale de transition foncière, une nouvelle génération de paysans fait son apparition. Dans ses rangs, nombreux sont ceux qui promeuvent de nouvelles manières de travailler : agriculture biologique, relation



directe avec les consommateurs, prestation de services éducatifs ou sociaux, développement de la transformation des aliments à la ferme, et récupération d'une part plus importante de la valeur ajoutée. Ils sont également plus nombreux à provenir de milieux non agricoles : certains opèrent un changement de carrière, d'autres ont grandi à la campagne, mais n'ont aucune expérience de l'agriculture.

Mais le principal obstacle au lancement d'une activité agricole reste l'accès à la terre. Dans leur majorité, les jeunes agriculteurs (et les nouveaux venus de tous âges) rencontrent des difficultés au niveau de l'accès, du prix et du bail. Il leur faut parfois attendre 4, 5 ou 6 ans avant de trouver des terres viables que le propriétaire accepte de leur vendre ou louer en préférence aux agriculteurs locaux. Et une fois qu'ils prennent possession des terres, le bail est souvent temporaire ou peu sûr, ou ils doivent s'endetter pendant des décennies pour acheter.

Les questions qui se posent réclament des réponses d'urgence. Qui constituera la nouvelle génération d'agriculteurs ? Qui cultivera notre nourriture ? Qui fera vivre les économies et les communautés rurales ? Qui entretiendra les paysages dont tout le monde pourra profiter ? Et comment cette nouvelle génération accèdera-t-elle aux terres dans de bonnes conditions ?

Des innovations émergent sur le terrain: foncières citoyennes, coopératives, espaces-test agricoles, etc. Elles tracent la voie à suivre pour préserver et mobiliser les terres afin de renouveler les générations d'agriculteurs et d'accélérer la transition agroécologique. Le réseau Access to Land, créé en 2012, réunit des organisations de terrain d'une dizaine de pays d'Europe. Il vise à partager des expériences et à promouvoir l'importance de l'accès à la terre pour cette nouvelle génération d'agriculteurs. Il compte parmi ses membres : Terre de Liens en France, et la Soil Association, Real Farming Trust et le Biodynamic Land Trust au Royaume-Uni.

## APPEL À L'ACTION

### *I. De la part du gouvernement*

Comment les politiques publiques devraient-elles prendre en compte l'importance d'assurer des terres à la future génération d'agriculteurs ? Le réseau Access to Land et d'autres associations de plaidoyer en France et au Royaume-Uni ont rédigé une série de recommandations destinée aux gouvernements. Parmi celles-ci :

1. Renverser l'idée que les terres agricoles sont un réservoir à la disposition du développement urbain, touristique et des infrastructures. Arrêter la consommation des terres agricoles et préserver leur rôle unique de production alimentaire, de défense de l'environnement et de développement rural.
2. Réformer le système des subventions agricoles, soutenir les petites fermes, l'agroécologie et les emplois agricoles, au lieu d'encourager à la création d'exploitations toujours plus étendues.
3. Constituer un processus participatif et inclusif de prise de décisions sur l'utilisation des terres et leur gestion, par le biais de commissions foncières locales et nationales, pour équilibrer les usages divers et potentiellement conflictuels des terres, par exemple, alimentation, énergie, biodiversité, développement, loisirs.
4. Renforcer les réglementations foncières et donner la priorité à l'usage alimentaire et agricole des sols ; donner la priorité aux paysans et non à l'agriculture industrielle, et garantir les droits des fermiers (agriculteurs locaux).
5. Réduire le prix du foncier et mettre fin à la spéculation en donnant la priorité aux utilisateurs directs et non aux investisseurs, et limiter les prix par la taxation, la réglementation du marché foncier et la location des terres publiques.

6. Promouvoir des formes de propriété et de gestion collectives et à but non lucratif des terres, soutenant les nouveaux agriculteurs.

## II. *De la part des agriculteurs*

Les paysans ont toujours un rôle majeur à jouer au sein de notre société. Revendiquer la fierté d'être agriculteur, de produire notre nourriture et de prendre soin des sols s'inscrit dans la vision transformée qu'ils auront d'eux-mêmes et que nous aurons d'eux. Les agriculteurs doivent aussi se faire entendre par le biais des syndicats, des associations, des consultations publiques locales et des instances agricoles. Voici ce que nous encourageons les agriculteurs à faire :

1. Maintenir leur exploitation à l'échelle humaine, pour un rapport direct à la terre, aux cultures, aux animaux et aux communautés environnantes.
2. Opter pour des modèles agricoles plus durables, qui protègent la qualité de la nourriture, des sols, des emplois, des activités locales et des ressources naturelles.
3. Soutenir les carrières naissantes des paysans de nouvelle génération par le tutorat, la formation sur site, les couveuses agricoles, les arrangements de partage foncier et le transfert progressif de l'activité.
4. Planifier leur succession très en avance, se donner les options et le temps de trouver un nouveau repreneur, plutôt que de vendre à la grosse exploitation locale.

## III. *De notre part à tous*

Que nous vivions à la ville ou à la campagne, que nous soyons activement engagés envers l'agriculture durable ou simplement convaincus que les paysans font partie intégrante de notre société et de notre économie, nous pouvons tous agir. Voici quelques-unes des choses à notre portée :

1. Demander aux politiques, locaux ou nationaux, leur position sur la préservation des terres agricoles et les types de modèles agricoles qu'ils défendent, surtout avant les élections.
2. Demander au conseil municipal ou régional quels sont ses plans et stratégies de préservation des terres agricoles, de promotion des systèmes d'approvisionnement locaux, d'encouragement à l'agroécologie à petite échelle, et de soutien aux nouveaux agriculteurs. Exiger que ces mesures soient des priorités.
3. Découvrir l'origine de notre alimentation : d'où provient-elle, comment a-t-elle été produite, les produits sont-ils de saison et quel impact la production a-t-elle sur l'environnement ? Essayer progressivement d'acheter des produits locaux auprès de fermes pratiquant l'agriculture biologique et l'agroécologie, et respectant les animaux, les sols et les ressources naturelles.
4. Se (re)connecter avec la terre et l'agriculture : s'inscrire à une association locale de paniers de produits locaux (AMAP), participer à un jardin partagé, rencontrer les producteurs sur les marchés fermiers, acheter dans les magasins de producteurs et se rendre aux journées portes ouvertes à la ferme.
5. Rechercher les associations locales et nationales qui promeuvent l'accès à la terre, et d'autres organismes soutenant les nouveaux agriculteurs. S'engager comme bénévole, soutenir ces organisations par des dons et en parler autour de soi. Une liste non exhaustive des associations figure au dos de ce livre.

## GRÉGORY ET AURÉLIE

### Éleveurs de cochons en extérieur

*Une amie avait appris de son boucher qu'un couple lui fournissait une très bonne viande de porc. Greg et Aurélie n'ont pas grandi dans le milieu agricole, mais après avoir déménagé en Bretagne sur un coup de tête et passé deux ans dans un mobile home sans eau chaude, ils sont devenus des éleveurs sérieux, animés d'une même mission : élever plus humainement des cochons. J'étais curieux de savoir comment ils en étaient arrivés là, avec tous les risques et les inconvénients que cela comporte.*

*J'ai été frappé par leurs terres qui dégagent cette énergie brute et chaotique souvent propre aux élevages de porcs, et par les cochons eux-mêmes, qui se sont approchés de nous excités comme des chiens, clairement à l'aise avec les humains. Il m'est apparu évident que Greg et Aurélie ne cherchaient pas à créer une sorte d'image publique idyllique, mais plutôt à utiliser les ressources à leur disposition pour vivre la réalité d'une question complexe et riche d'enseignement : élever les animaux avec dignité, qu'est-ce que cela signifie ?*

*Grégory : On essaye d'élever nos cochons au plus proche de leurs conditions de vie dans la nature. Donc, on respecte leur rythme, on respecte leur liberté, on les garde au minimum un an, on les nourrit en partie avec des céréales de la ferme et on va essayer dans le futur de s'autoproduire pour pouvoir nourrir nos cochons sans devoir acheter de céréales.*

*Et on vient de voir les cochons là-bas il y a 5 minutes. Ils sont très contents, j'ai l'impression.*

*Aurélie : Il n'y a pas de stress.*

*Grégory : Ils ont zéro stress, je vais les voir deux fois par jour pour les nourrir et puis comme c'est des cochons en extérieur, je suis obligé de les apprivoiser un minimum pour pouvoir agir avec eux, parce que en extérieur, on ne peut pas courir après un cochon pendant cinq heures pour lui faire des soins.*

*Aurélie : On peut pas courir après le cochon dans un parc, comme ça, donc ils sont très familiers avec nous.*

*Grégory* : Le fait d'être très familier avec nous, ça fait qui sont plutôt zens et qu'ils vivent une vie plutôt tranquille à leur rythme, dehors, toute l'année.

*Ils sont combien ?*

*Grégory* : Là, il y a une dizaine de cochons dont trois reproducteurs.

*Vous avez l'impression qu'ils reconnaissent votre voix.*

*Grégory* : Oui, ils sont au même niveau de dressage qu'un chien. Ils se dressent comme un chien parce que leur comportement général est très proche du chien... Sauf qu'à la différence des chiens, les cochons ne vont pas trop au combat, c'est juste celui qui pousse l'autre qui est le plus fort.

*Aurélie* : Et puis ils ont très bonne mémoire. À partir du moment où on fait du mal à un cochon, c'est sûr qu'il s'en souviendra. Donc on les dresse, c'est-à-dire qu'on les empêche de nous faire tomber quand il va les nourrir, on les empêche de nous soulever quand on passe aussi. On essaie de les dresser pour que ce soit plus facile de travailler avec eux, mais tout ça, c'est fait tout en douceur. C'est très ran-cunier un cochon.

*Grégory* : C'est fait quand ils sont petits surtout. C'est là que ça marche parce que quand ils ont dépassé les... 50 kg, on ne peut rien plus faire physiquement face à un cochon et on est obligé de subir. Si on s'y est pas pris avant, il arrivera qu'il vous poussera parce qu'il n'est pas content, que sa gamelle n'est pas arrivée trop vite et si un cochon de 100 kg vous pousse, eh bien vous tombez dans les cailloux avec les conséquences que ça peut avoir, etc. Il essaiera de vous dominer, il essaiera de vous mordiller les jambes et ce n'est pas possible.

*Aurélie* : Il y a des gens qui ont voulu faire de l'élevage en plein air en mettant des cochons dans des champs, dans des pleins champs, mais en s'en occupant pas plus que les cochons classiques. Parce que c'est des gens qui faisaient

de l'élevage industriel et qui se sont dit « le bio, le plein air ça marche, donc va faire ça » mais ils ont reproduit à peu près la même façon, le même système mais dehors. Et c'est pas possible.

C'est pas possible. Imaginons qu'il y ait 100 cochons. Il faut donc porter des seaux à 100 cochons tous les jours, à deux c'est impossible, il faut être 10. Ceux qui ont essayé à 2, au bout de six mois ils avaient le dos cassé, ils en avaient marre d'être dans la boue tout le temps, ils en avaient marre être bousculés, renversés, foutus par terre par les cochons. Donc, on peut pas reproduire le système de l'intérieur à l'extérieur.

*Aurélie* : Quand on sera plus assez nombreux pour s'occuper des cochons, on arrêtera d'augmenter la production, on s'arrêtera là. Quand il faut emmener le cochon à l'abattoir et qu'il est dans 4000 m<sup>2</sup> et qu'on n'a pas fait ce qu'il fallait avant pour le monter dans la bétailière pour qu'il s'en aille, ça peut être un enfer. Donc nous c'est quelque chose qu'on travaille tout petit. On met une bétailière à l'intérieur, on les habitue à monter dans la bétailière pour qu'ils soient toujours contents de voir la bétailière arriver et montent dedans d'eux-mêmes... Et Grégory descend le cochon de la bétailière et l'emmène dans l'abattoir.

*Est-ce que vous croyez qu'il faut changer les règlements au niveau national, au niveau de l'union européenne ?*

*Grégory* : Je pense qu'il faut plus changer la méthode que le règlement. En fait, on ne peut pas adapter les animaux ou les êtres vivants à la production de masse pour des objets. Pour les animaux, on est obligé de s'adapter à eux et pas d'adapter leur production à ce qu'on demande. Sinon on a des gens qui ne veulent plus faire ce métier parce que c'est trop difficile. Moi, je comprends ceux qui travaillent dans certaines fermes pour le lait ou pour le cochon qui veulent arrêter parce que leur métier, c'est devenu une tâche ingrate. Ils ne s'occupent pas des animaux. Ils s'occupent

de la nourriture des animaux, de leur caca (on va dire), des soins qu'on doit leur donner pour qu'ils restent en vie, parce que le système n'est pas bon.

Comment expliquer que dans une porcherie industrielle l'homme qui travaille là voit des cadavres de cochons tous les jours ? Parce que à partir de 2000 à 3000 cochons par an, il y a forcément un cadavre tous les jours ou tous les deux jours. Comment expliquer que cet homme-là arrive à s'habituer à voir des cadavres tout le temps, tout le temps ?

*Aurélie* : Je pense que c'est pas la réglementation le problème. Le problème, c'est qu'il va falloir que les gens apprennent à consommer autrement. Les élevages industriels, il y en a sûrement besoin là où on exporte du cochon, par exemple en Chine. Nous aussi, on n'a peut-être pas toujours les moyens d'acheter de la viande de qualité mais je pense que c'est surtout aux gens d'arrêter d'acheter n'importe quoi. Après, oui, un produit comme le nôtre, ça revient plus cher mais on n'a pas de perte à la cuisson ! Quand vous achetez une côte de porc à 8 € le kilo, ce qui est déjà un prix conséquent pour une côte de porc à bas prix, que vous la mettez à la poêle et qu'il reste que la moitié en fin de cuisson, vous êtes à 16 euros le kilo en réalité.

On voit ... on a des gens sur Facebook qui nous insultent presque, des gens qui nous disent qu'on aime nos animaux mais qu'on les emmène quand même à l'abattoir, qui nous insultent sur le prix au kilo. Il faut donc une éducation du consommateur.

*Grégory* : Moi, je suis obligé de vendre mon cochon à un certain prix parce qu'il grandit pendant 13 mois. Un cochon d'élevage classique, parfois c'est même 5 mois mais en général plutôt 6. Moi, c'est le double donc, il faut que je le nourrisse le double de temps. Et aujourd'hui, dans un supermarché on trouve de la saucisse Hénaff pour pas citer, du porc peut être fermier, sûrement français mais pas bio, et c'est 14 euros le kilo, le même prix que moi. Donc les gens, ils ne se rendent pas compte mais ils peuvent acheter de la qualité.

Et la saucisse Hénaff au supermarché, elle se vend, les gens, ils l'achètent. Donc moi avec mon cochon à 14 € le kilo, finalement, c'est pas très cher. Si j'arrivais à vendre mon cochon à ce prix-là, je m'en sortirais. Je roulerais pas sur l'or mais je vivrais correctement. C'est ce qu'on veut, nous, vivre avec des animaux. L'argent, on s'en fiche. Donc finalement c'est faisable.

*Aurélie* : Quand Grégory a fini sa formation Bases Scientifiques du cochon, il est revenu à la maison avec des doutes sur son projet de base. Ils avaient réussi à lui mettre en tête des choses qui n'allaient plus avec le projet qu'on avait. A le faire douter...

*Grégory* : Oui, on m'a mis plein de bâtons dans les roues en me disant : "Les cochons dehors c'est pas possible. Il y a des sangliers qui vont venir détruire tes grillages." ... etc. On m'a dit : "tu vas les nourrir un an cela va te couter trop cher, tu vas devoir les vendre trop cher et les gens ne voudront pas." On m'a dit : "tu veux éviter de donner les vaccins mais les bêtes dehors vont être malade." On m'a dit aussi qu'ils allaient avoir trop froid.

*Aurélie* : Tout ça pour dire que le modèle qu'ils ont, celui des exploitants céréaliers ou des éleveurs, ça fait tellement d'années qu'ils travaillent comme ça (ce qu'ils ont appris à l'école) et expérimenté comme ça. Quand on leur dit : « demain vous allez arrêter le glyphosate, mettre les cochons dehors », ils ont la trouille, très très peur de se lancer, ils ont peur d'y croire... tout simplement.

*Grégory* : Ces méthodes qu'on apprend depuis 50 ans, on s'aperçoit aujourd'hui que ça ne fonctionne pas. On a pourri la terre, on a pourri la relation qu'on avait avec les animaux. Et puis ils ne s'en sortent pas. Il y en a qui ont des fermes avec des tracteurs à 200 000 €, des hangars à 400 000, qui remboursent des mensualités énormes, qui font un chiffre d'affaires énorme.

Ils ont donné de l'argent à la banque qui leur en a pris un petit peu au passage, les fournisseurs, le marchand de

tracteurs... En fait le paysan aujourd'hui ne sert plus qu'à ça, à générer du cash pour ceux qui vendent des tracteurs, pour les banquiers qui font les crédits...

*Aurélie* : Après il faut des gens comme nous, nous on est pas issus de l'agriculture, on avait juste très envie, beaucoup de bon sens.

*Grégory* : En fait quand on n'est pas du milieu, si par exemple aujourd'hui un jeune d'une vingtaine d'années veut se mettre dans l'agriculture, si ses parents sont pas du milieu, c'est quasiment impossible.

*Aurélie* : Il apprendra pas les bonnes choses à l'école, il va avoir du mal à trouver l'exploitation. Alors que c'est cette vague-là qui amènerait des nouvelles choses, qui n'aurait pas d'a priori, peut-être.

*Comment fournir cette éducation aux gens, aux consommateurs ou au public. Par la télévision, par les médias ?*

*Aurélie* : Oui ça commence avec les médias, je pense, avec le bouche-à-oreille.

*Et les lois, les réglementations, est-ce que ça peut aider les choses un peu ?*

*Grégory* : Regardez aujourd'hui, nous on veut pas adhérer... Enfin c'est encore une vaste question, on va peut-être se faire des ennemis..., mais nous, on n'est pas bio aujourd'hui. On pourrait avoir le label, mais c'est un mensonge

*Grégory* : Parce qu'avec les terres, on dit aujourd'hui que la conversion elle dure... Au début, on disait que c'était 5 ans, maintenant on dit que c'est trois, voire deux années. Mais c'est pas vrai, en 5 ans, un terrain il est pas dépollué. L'air, la pluie, l'eau qui ruisselle... Bref, je ne sais pas qui en France, aujourd'hui, fait du vrai bio mais à mon avis, il y en a pas beaucoup. On dit que c'est du bio mais il y a certains trucs qui sont acceptés que les gens ne savent pas vraiment. Par exemple, en bio, on peut donner des antibiotiques, mais tout le monde ne le sait pas.

*Aurélie* : Il y a toujours moyen... Par exemple j'avais entendu moi, que dans un élevage de poulets bio, ils ont une certaine superficie, ils n'ont pas le droit d'avoir plus de tant de m<sup>2</sup>. Et en fait, certains ont trouvé une bidouille : ils séparent le bâtiment en 2. Du coup, ça devient 2 élevages distincts mais ils ont le double de ce qui est mis dans le cahier des charges du bio. On a du bio qui est quasiment moins cher ou au même prix, c'est pas logique, c'est pas logique.

*Aurélie* : Et puis le bio dans en grande distrib', ça veut rien dire. On est en train de retourner dans le même système qu'il y a quinze ou vingt ans. Ils se mettent des producteurs dans la poche.

*Et en fait le goût c'est mieux. C'est ça le résultat. Tout le monde est content. Le goût, c'est mieux pour eux, pour nous, pour la terre.*

*Grégory* : Oui c'est mieux pour tout le monde. Mais nous, on a fait un pari sur le cochon. On n'était pas sûr d'avoir ce résultat-là. Ça nous a pris un an et demi de pari, de croiser les doigts, jusqu'à temps de voir un premier morceau de viande, qu'un boucher la voit aussi et nous dise "Waouh" et là on s'est dit "Ouf, c'est bon !" On est un pays avec une image de luxe, de terroir, de produits de qualité, profitons-en. Allons vers ça. Parce que de toutes façons, on sera toujours derrière pour ce qui est de la production de masse. Et puis c'est pas la bonne méthode.

*Aurélie* : La France c'est un beau pays, qu'on a de quoi faire beaucoup de qualité, et que je pense qu'on devrait arrêter de faire de la quantité médiocre et se concentrer sur des produits du terroir. On a un terroir formidable en France, il y a des chinois, des russes qui viennent acheter nos terres. Je pense qu'à un moment donné, il faudrait peut-être se réveiller, garder nos terres et essayer de faire de la qualité parce qu'on est capable de faire des produits fantastiques en France.

ALAIN SCOUARNEC

Eleveur de cochons, de vaches et de la volaille

*À la ferme de Goas ar Gall, à quinze minutes de voiture de Guingamp, Alain, 58 ans, et sa famille ont lentement, mais sûrement, créé un havre extraordinaire pour leurs animaux d'élevage, actuellement quatre-vingt-dix vaches allaitantes et quatorze cochons ainsi que des volailles. Les petites maisons qu'il a construites pour les cochons (il semble absurde de qualifier l'ensemble de porcherie) sont si mignonnes qu'on s'attendrait presque à y voir des télévisions miniatures et de toutes petites étagères garnies de livres.*

*J'ai rencontré Alain vers la fin de mon séjour à Guingamp, et son attitude chaleureuse et empreinte de curiosité m'a fait regretter de l'avoir connu si tardivement. Pour moi, la qualité de son travail n'a jamais semblé axée sur les produits de luxe, mais sur le simple désir de cultiver des relations patientes et significatives avec ses animaux. Dans sa cuisine, sous le regard de l'un de ses fils, il m'a raconté une histoire selon laquelle on lui avait demandé la différence fondamentale entre l'élevage industriel et l'élevage à petite échelle. « Tout le monde parle à ses animaux », a-t-il répondu, « mais dans les petites fermes, les animaux ont tendance à répondre ».*

#### QUE LA BIO NE DEVIENNE PAS LA PIRE DES INSULTES

Il y a 30 ans le «Bio» était un original, un poète, une utopiste. Nous sommes quelques-uns à avoir entendu ce genre de qualificatif pour nous désigner. Personnellement ça m'amusait et je ne me rendais pas compte à quel point notre façon de faire était différente. . Notre lien au sol était réel et obligatoire : les disponibilités des collègues bio étaient inexistantes, et si ça avait été le cas, il aurait fallu traverser un ou des départements ! Il était donc nécessaire d'adapter sa production à la surface agricole dont on disposait, la production était locale. La taille de l'atelier, que ce soit animal ou végétal, était forcément limitée et, je pense que le bien-être humain et animal en profitait. Différents événements (« vache folle» ... etc...) ont donné plus de visibilité à la bio et on a vu «débarquer » des groupements, des

transformateurs, des distributeurs qui, ayant méprisé notre système pendant des décennies, lui trouvaient subitement des vertus.

Peut-être n'avons-nous pas été assez vigilants, mais les « forces en présence » étaient inégales. Le local, l'éthique sociale (et animale), les conséquences environnementales de nos actes, le respect de la différence, tout cela étant inhérent à notre mode de production et la non-utilisation des produits chimiques n'étaient qu'un principe de départ. On nous a « renversé la table », le local n'est plus qu'un objectif économique (au risque de déstabiliser le voisin « bio » qui galère déjà !). L'éthique animale : il suffit d'observer, les vaches laitières qui ne sortent plus de la stabulation (à cause du robot !), les surfaces disponibles pour les porcs calculés au centimètre carré prêt, à la limite du cahier des charges, les 24 000 poules pondeuses qui disposent, « les veinardes », de 10 ha de parcours (a-t-on déjà vu des poules s'éloigner à ce point de leur poulailler !). Le lien au sol complètement galvaudé, destiné uniquement à enrichir les intermédiaires. Maintenant les serres chauffées à « énergie propre » (et oui le méthaniseur produit de l'énergie propre... à condition de ne pas être regardant sur son fonctionnement). Mieux vaut taire l'utilisation des engrais organiques issus du conventionnel, le sujet est trop vaste. Pourtant n'y a-t-il pas d'autres sujets à explorer ? La consommation exagérée de viande et produits laitiers (qu'elle soit bio n'est pas une excuse !), notre impact carbone et notre consommation d'énergie (labour systématique, séchoir, etc...). Il est, je pense, urgent de se remettre en cause, avant que « le bio » ne devienne pour le paysan la pire des insultes !!

Publié à l'origine dans *Symbiose*, octobre 2019  
(publié par AgroBio Bretagne)



MÉLINDA LE GALL

Intervenante en médiation animale

*J'ai découvert Mélinna et son travail, appelé « médiation animale », dans un journal local de Guingamp. J'ai appris que cette activité implique « une relation d'aide basée sur l'échange entre l'homme et l'animal », mais je n'ai vraiment compris ce concept que lorsque je me suis rendu chez elle. On aurait dit l'arche de Noé, avec des oiseaux voletants partout, et puis des chiens, des cochons d'Inde et des poules en compagnie les uns des autres. Deux colombes sont venues se percher nonchalamment sur son poignet pendant l'interview.*

*Pendant tout le temps que j'ai passé en Bretagne, j'ai rencontré beaucoup de gens à divers degrés de relation avec le monde naturel, mais chez Mélinna, j'ai trouvé quelque chose de presque mystique. C'est comme si sa vie avait été façonnée par son rapport aux animaux : de manières différentes, mais, au final, pleines d'inspiration.*

Pour mon travail je me rends dans différentes structures médicalisées avec mes animaux. Avant cela j'étais technicienne des services vétérinaires pour la DDPP, j'ai passé 15 années en abattoir, ma principale mission était l'inspection des animaux avant leur mort (état de santé, traçabilité) et l'inspection post-mortem, ce travail consiste au contrôle de la mise à mort des animaux, à l'inspection sanitaire des carcasses, ainsi que des abats, chaque animal abattu est inspecté par un agent de la DDPP.

Qui dit abattoir, dit pénibilité de travail : sang, odeur, gémissements, râles des animaux, bruits, humidité, horaires décalés, cadence, profit ...et j'en passe tellement !

Je me rappelle très bien de mon 1er jour, je mangeai avec ma mère ce midi là et je lui ai dit « je ne pourrais pas rester, c'est horrible ! » j'y ai passé 15 ans. Le but de mes journées était que les animaux meurent dignement, sur le site ou je travaillais, une très grande quantité d'animaux étaient abatus rituellement, « casher ou hallal » donc les bovins sont saignés vivants.

Le bovin est maintenu dans un piège dédié à cet effet, celui-ci pivote à 360 degré. L'animal se retrouve les quatre

pieds en l'air, une mentonnière vient lui tenir la tête, le sacrificateur vient se placer au-dessus de lui et le saigne ! Ensuite la bête est retournée, elle se vide de son sang, gesticule, se débat, en quelques secondes elle tombe dans une espèce de grande gouttière au sol, à ce moment un opérateur lui passe une chaîne autour d'une patte arrière et la pend à plusieurs mètres de haut, la mort est lente et douloureuse surtout en voulant tenir des cadences infernales !

Dans un abattoir, les accidents sont quotidiens pour les animaux, transport, déchargement, stockage en logette, amené en tuerie, abattage.

Je me suis vraiment battu pendant toutes ces années pour faire appliquer la réglementation, j'ai beaucoup pris sur moi pour supporter l'horreur dont j'étais témoin au quotidien. Heureusement mes animaux à la maison m'ont tellement aidé à tenir le coup ! Au quotidien je souffrais de fortes douleurs aux cervicales, et en ce moment même, rien quand y pensant, mon cou se contracte et des fourmillements arrivent. Les derniers temps, quand j'assistais à l'abattage de chevaux (ce qui pour moi a toujours été insoutenable), lorsqu'ils étaient assommés, sans pouvoir me contrôler je prenais un grand coup derrière la tête et j'étais prise de haut le cœur quand ils étaient éviscérés. Mon corps me disait STOP ! Cela fait 2,5 ans que j'ai quitté mon poste, et avec le temps, je fais moins de cauchemars, les images me hantent moins, mais je n'oublierais jamais. J'évite vraiment le secteur des abattoirs, sinon je suis directement prise de nausées.

Aujourd'hui j'exerce un métier passionnant, j'apporte du bien-être aux personnes grâce à mes formidables animaux, mes maux ont presque disparu !

*Vous avez quels types d'animaux ici ?*

Alors ici, j'ai des chevaux, des poules, des chiens, des chats, colombes, perruches, cochons d'Inde, et lapins. Ils vivent dans une bonne cohabitation. Après, il y a des animaux qui

travaillent ensemble. Et sinon, il y a les chevaux qui vivent entre eux. Il y a une annexe aussi, mais tout le monde cohabite très, très bien.

*Vous avez des animaux handicapés aussi ?*

Des fois. Ici, alors j'ai Bonnie qui est handicapée de naissance, la golden retriever. J'ai Piout, le petit poussin. Handicapé aussi, qui a deux ans et demi. Ces animaux là ne travaillent pas, ils ne viennent pas en séance. Bonnie a un peu peur de tout. Donc, c'est un très bon chien de famille. Mais sinon, c'est des animaux sociabilisés depuis tout petit.

*Vous pensez que vous avez un rapport spécial, vous et les animaux ici ?*

C'est toute une question de respect, de temps, de patience. Après, il y a quelque chose, mais je pourrais pas dire exactement quoi.

*Est-ce qu'il y a une façon d'être avec les animaux qu'il faut suivre dans l'avenir ?*

Bien sûr. Déjà, que les gens sachent d'où viennent toute la nourriture qu'ils mangent, les conditions dans lesquelles sont élevés les animaux et surtout abattus, parce qu'on tape beaucoup sur les agriculteurs. Mais l'abattoir, c'est quand même là où il se passe le plus de problèmes – je pense aux conditions de mise à mort. Il y a des choses à faire, ça énormément.

*Il faut changer ça comment exactement, les règles ou quelque chose d'autre ?*

Je sais pas. Les caméras, c'était une bonne idée. Mais qui visualise ces conditions de mise à mort ? Que la réglementation soit appliquée tout simplement. Si on parlait déjà de là, que la réglementation soit appliquée dans tous les abattoirs. Et puis des suites.

*Comment vous arrivez à faire en sorte que les colombes soient aussi calmes sur votre bras ?*

Donc, déjà, je les ai pris chez un monsieur qui les avaient familiarisés alors. Et puis après ? Bah ici elles volaient partout. Et j'y irais matin et soir afin de leur parler. Au début, je leur ai donné à manger sans regarder dans les yeux. Et puis, au fur à mesure, 5 ou 6 mois... je sais pas si se passe quelque chose. Il faut être calme.

Les colombes en séance, ça apaise vraiment les gens, je le sens, sûrement si moi aussi je baisse le ton de ma voix, et puis tout le monde est comme...[murmurant]. C'est vraiment chouette. Après, je ne connaissais pas du tout les oiseaux. Je les ai prises et j'ai fait comme avec les autres.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai accepté d'être photographié était que j'avais envie aussi qu'on voit ma passion pour les animaux, parce que beaucoup de gens disent, "tu fais travailler des animaux". Voilà. Donc, c'est vrai, je suis d'accord. Après, je leur donne tout en retour. Et puis, c'est pour une belle chose. Comme quoi j'apporte du bonheur. Du bien être. Je sors les gens un peu de leur quotidien. Je vois que ça apporte... que ça fait du bonheur aux gens de voir ces animaux-là.

NICOLE LE PEIH

Eleveuse de la volaille et des vaches,  
et députée du Morbihan

*Après avoir travaillé dans l'hôtellerie, notamment dans des hôtels 4 étoiles à Paris et à Chartres, Nicole est rentrée chez elle en Bretagne et s'est lancée dans l'élevage, en particulier la volaille en plein air court-circuit. Actuellement, elle siège au chambre d'agriculture du département, dirige la section régionale du réseau « Agriculture au féminin » et a été élue à l'Assemblée nationale en 2017, représentant La République en Marche !*

*Comment est-ce que vous êtes arrivée là, dans ce métier ?*

Après mon baccalauréat, j'ai choisi de faire école hôtelière. J'ai travaillé en hôtellerie haut de gamme, donc ça m'a permis de rencontrer le monde citadin, que je ne connaissais pas, ou moins. Et donc, j'ai travaillé en réception, en hôtellerie sur Paris, notamment sur Chartres. Ensuite, je suis revenu sur la région, puisque j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari, et j'ai travaillé en agroalimentaire puisque c'était là l'économie centrale du secteur. J'ai travaillé chez LERIAL, où je travaillais au début import-export.

Mais ensuite j'ai choisi de m'installer avec mon mari. D'abord, quand il y a eu la catastrophe chez LERIAL, puisque l'entreprise a été victime d'un incendie avec 650 personnes sur le carreau, dont 90 couples qui travaillaient là. Je me suis dit voilà, j'ai 30 ans, je suis capable de repartir sur une autre production. Mon mari souhaitait aussi s'installer en agriculture. On avait tous les deux envie de travailler à l'extérieur. Pas question d'être enfermée dans un bâtiment tout au long de la journée. Voilà ce qui a d'abord orienté notre production en [agriculture] extensif. Et ensuite, mon mari avait des compétences techniques, d'élevage, de gestion aussi. Moi, j'avais la partie commerciale et je suis rentré à l'école d'agriculture pour avoir la formation adaptée pour pouvoir créer une société avec lui.

*Comment vous avez acquis le terrain – est-ce que c'était celui de vos parents ?*

Nos parents respectifs étaient agriculteurs en vaches laitières, comme une bonne partie des agriculteurs sur le territoire Centre-Bretagne, deux petites structures que nous avons rassemblées pour pouvoir sortir un revenu convenable.

Ce que j'aime surtout, c'est que je travaille à l'extérieur, que je respire chaque jour l'extérieur et surtout, je travaille sur mon exploitation. J'ai vingt mètres entre mon premier bâtiment et ma longère en granit breton !

*Qu'est-ce qu'on pourrait faire pour réglementer les pesticides plus efficacement ?*

La partie, on va dire produits phytosanitaires, a été nécessaire. Quand on a demandé à la Bretagne de travailler après la guerre, d'essayer de sortir de son ornière et aussi de nourrir la France, c'était bien l'ambition qui était donnée par le gouvernement français. Ça a été fait. On a réussi à sortir la Bretagne la tête haute, parce qu'elle a réussi à produire pour toute la France. Donc, on est autonome en alimentation. On arrive à livrer une bonne partie de l'Europe. Surtout, le Grand Ouest arrive à livrer une bonne partie de l'Europe. Pour avoir les résultats les meilleurs, il a bien fallu travailler, que ce soit avec les établissements de formation, les chambres d'agriculture, les techniciens qui ont apporté leurs compétences aux agriculteurs, pour pouvoir avoir une rentabilité sur les exploitations et améliorer les exploitations.

Aujourd'hui, on se rend compte qu'on a peut-être été trop loin, et qu'il y a une saturation. Sauf, on est quand même responsable de l'autonomie alimentaire de son pays. Jusqu'où on va ? Il y a sans doute des déséquilibres qu'il faut améliorer. Peut-être un peu moins de consommation de viande, plus de consommation de légumes. Pourquoi pas, d'ailleurs ? De toute façon, le Morbihan, nous sommes le premier département français en légumes de plein champ. C'est pour ça que des coopératives se sont installées à côté,

Triskalia, etc. Nous avons des coopératives qui sont installées à côté, qui transforment les légumes que les producteurs produisent. Donc, nous produisons, nous transformons, nous livrons.

Et tout cet ensemble fait qu'aujourd'hui nous avons des salariés, des hommes, des femmes, qui travaillent en agriculture, en agroalimentaire – c'est la force du centre Morbihan. Vous allez dans l'ensemble de ma circonscription, le nord et le centre en tous cas. La force d'investissement, elle est en agriculture et agroalimentaire. Ça veut dire que derrière, il y a beaucoup d'emplois induits, des gens qui sont dans la transformation, le transport, la gestion, les services vétérinaires, l'étiquetage, les sachets, etc. Donc, c'est tout un ensemble de compétences nécessaires autour de l'agriculture et de l'agroalimentaire. Je vous dirais que le triangle d'investissement agri agro, il est en plein sur ma circonscription.

*Vous parlez du modèle agricole qui est dominant depuis de nombreuses années. Est-ce que cela n'a pas été responsable pour le lessivage de la terre ?*

Les lessivages ont été étudiés, bien sûr, par les chambres d'agriculture et l'ensemble des agriculteurs qui ont été formés. Et ils savent très bien aujourd'hui que l'hiver, les couverts végétaux doivent être implantés sur la terre pour éviter ce lessivage et éviter que le meilleur des terres ne descendent dans les fossés à côté. Donc, aujourd'hui, à part quelques cas, cette compétence-là, elle est connue chez les agriculteurs.

*Existent-ils des moyens de soutenir le shopping local ? Et quels sont les problèmes spécifiques de distribution dans les supermarchés et les guerres des prix, etc. Comment modérer tout cela ?*

Lorsque j'ai choisi de m'installer, c'était parce que je voulais gérer mon produit de A à Z, c'est à dire je voulais en être

responsable de la production, de la transformation, de la livraison et de la facturation. Donc, ça veut dire que je prends toute la responsabilité des différents maillons de la chaîne. C'est moi même et moi seul qui, avec mon mari et nos salariés, nous gérons notre produit. Je fais de la volaille en plein air circuit-court, mais j'ai choisi justement la maîtrise, c'est à dire la maîtrise de ma production. Quitte à faire moins, mais faire meilleur, c'est mon choix, mon orientation.

*Les réglementations sur l'étiquetage pour les produits bio, devraient-ils être plus strictes afin de mieux informer les clients sur ce que ça signifie ?*

Alors moi, je dirais qu'aujourd'hui, il y a plusieurs profils de clients. Il est parfois schizophrène, le client, aussi, parce qu'à la fois, il veut un produit pas cher et parfois, il veut un produit haut de gamme. Alors, difficile de produire exactement ce qu'il veut. En France on tire vers le haut de la qualité des produits. Aujourd'hui, nous avons une traçabilité unique, même dans le monde entier. Et pourquoi nous l'avons ? Parce que depuis cinquante ans, nous formons les agriculteurs, les hommes et les femmes, à travailler mieux, à connaître leurs produits, à connaître la consommation de l'alimentation.

*L'agriculture a souvent une image décriée. Quels seraient les moyens pour pouvoir redonner une meilleure image à l'agriculture ?*

Alors, pour avoir longtemps travaillé en agriculture, pour avoir organisé des rando fermes pendant des années sur tout le secteur, je pense que j'ai envoyé des messages vers les consommateurs pour les faire venir rencontrer les agriculteurs sur place, in situ, pour voir les atouts, les contraintes. Parce qu'on travaille sur du vivant. Je ne suis pas sûr que tout le monde ait pris conscience de la valeur du vivant. Je pense que la notion de temps n'est absolument pas intégrée chez les gens, la notion de saison.

*Peut-être que la mauvaise image peut être véhiculée par les médias qui ne sont pas toujours impartial dans leurs discours ?*

Absolument. Je pense que, malheureusement, les médias, ils ont un sujet pointu, critique. Ils vont aller sur celui-là. C'est bien dommage parce qu'on ne séduit pas une nouvelle population à venir en agriculture. Sauf, si je reste optimiste, celle qui arrivera avec des compétences, qui auront un vécu complètement différent, qui arrivera avec un parcours professionnel tout à fait différent, qui viendra avec une lecture technologique, certainement numérique. Et la ferme de demain, ce seront peut-être des laboratoires, vraiment, vraiment des laboratoires.

*Pouvez-vous nous parler du statut des femmes dans l'agriculture ?*

J'ai commencé en agriculture en 1990, l'année où il y avait encore beaucoup de femmes en agriculture, mais leur statut n'était pas reconnu. Donc, on s'est battu pour qu'elles aient le même statut que monsieur, puisqu'elles prennent les mêmes responsabilités au quotidien, et elles prennent les mêmes risques physiques, les mêmes risques financiers puisqu'elles signent les mêmes prêts à la banque ; les mêmes risques sociaux puisqu'elles cotisent pour leur retraite, etc. Donc quasi le même statut. Ça a déjà été un combat. Ça, c'est accepté. Et aujourd'hui, il a fallu attendre 2019 pour qu'on vote le même temps de congé maternité. Vous voyez pourquoi les femmes ont de sacrés combats au quotidien à mener.

Alors ça, c'est fait. Je pense que les femmes arriveront en agricultures, et elles seront responsables d'unités complètes, avec une attente particulière sur la partie environnement. Je pense que je quitterai mon agriculture – sans doute quand je serai plus vieille – avec une image sur chaque exploitation, il y aura un monsieur ou madame Environnement, qui prendra conscience du poids de la

partie écologie au sens large du terme. Au niveau production élevage, au niveau agronomie, au niveau environnement en général... Et ce sera la valeur de l'exploitation et qui arrivera à séduire justement un autre public pour venir en agriculture. J'y crois fortement.

FLORENCE BOCANDÉ ET  
JEAN-FRANÇOIS GUILLEMAUD  
Éleveurs de vaches

*Florence et Jean-François élèvent des bovins sur leurs terres proches du petit bourg de Helléan depuis 1984 et le départ à la retraite des parents de Jean-François. Je les ai rencontrés pour en apprendre davantage sur leurs méthodes bio et sur la manière dont les réseaux auxquels ils appartiennent les aident dans leur adaptation continue.*

*L'accès aux terres est une question qui est souvent revenue dans la conversation tout au long de mon séjour en Bretagne, mais ce sont Jean-François et Florence qui m'ont permis de vraiment comprendre tout son potentiel de transformation. Eux-mêmes n'en bénéficieront probablement pas directement, mais selon eux, ceux qui le pourraient débordent d'idées nouvelles.*

*Jean-François* : On a repris l'exploitation sans avoir de projet de grosses modifications sur l'exploitation. On trouvait que nos parents s'en sortaient pas trop mal dans l'agriculture. Donc, à l'époque on ne voulait pas vraiment modifier la structure de l'exploitation, on voulait travailler un peu comme eux. On a travaillé les premières années comme ça, pour en arriver à la « bio » il y a vingt ans. On trouvait que nos pratiques agricoles, notre façon de travailler n'étaient plus en phase avec nos idées, la relation qu'on avait avec la société, nos amis, ou autres, des mouvements proches de la nature par exemple. On s'apercevait qu'il y avait un décalage entre nos pratiques sur la ferme et ce que l'on revendiquait en dehors. Donc, on a trouvé que de modifier nos pratiques sur la ferme, c'était ...  
*Florence* : Ça nous donnait un espoir de continuer !

*Jean-François* : Oui, c'est vrai. Parce qu'on arrivait dans une phase où on en avait un peu marre, justement, du travail. On trouvait que l'agriculture intensive productiviste, avec beaucoup d'apports de la chimie, ça commençait à nous barber. On a saisi l'opportunité de la « bio » pour nous redonner une motivation au travail.

*Ça n'était pas la mode il y a vingt ans, j'imagine ?*

*Florence* : On avait déjà quelques collègues, parce qu'on est militant dans un syndicat agricole, au sein de la Confédération



Paysanne. Alors, on avait quelques collègues qui étaient déjà en agriculture biologique depuis le début des années 90, et c'est vrai que ça nous motivait. Et puis, on a aussi été entouré. Il y a des groupements en Bretagne, il y a eu le GAB (Groupement d'Agriculture Biologique), des groupes de travail ...

*Jean-François* : ... qui accompagnent les agriculteurs dans leur transition vers une autre agriculture. C'était la période où cela devenait plus facile de passer en bio. Mais, c'est vrai que le mouvement la Confédération Paysanne, c'est un syndicat agricole, ça a toujours été une remise en cause du système agricole qui prônait l'augmentation toujours des volumes, l'augmentation du travail, l'augmentation des intrants, de la chimie. Donc, cette conception d'une autre agriculture nous attirait beaucoup et, de fait, elle nous a redonné beaucoup de motivation.

*Il y a beaucoup de syndicats dans ce mouvement ?*

*Jean-François* : Oui, il y a trois syndicats vraiment reconnus. Mais il y a surtout un syndicat qui est la FNSEA, un gros syndicat, qui prône une agriculture productive où il faut toujours augmenter ses volumes pour vivre du métier d'agriculteur, mais en fait il y a une façon qui est complètement différente d'aborder le métier, c'est celle qui est prônée par la Confédération Paysanne. Nous, on veut plutôt, beaucoup de paysans avec des fermes plus petites.

*Des syndicats comme ça, ça existe en Angleterre ?*

*Florence* : Je ne sais pas, j'allais vous le demander !

*Jean-François* : On suppose... Ils n'ont pas beaucoup accès aux médias, donc on doit un peu ignorer leurs revendications mais ils doivent être présents dans tous les pays. Quand on se balade dans la campagne, on a l'impression qu'il y a une seule agriculture mais en fait, il y a une multitude d'agricultures, il y a une multitude d'agriculteurs, et il y a évidemment différentes associations qui les représentent ou syndicats.

Ça représente beaucoup de choses pour nous parce qu'en France, quand on n'est pas dans le fil d'une agriculture qui est prônée par les Chambres de l'Agriculture (ce sont des organismes qui représentent soi-disant les paysans) c'est difficile de prendre des chemins de traverse, il ne faut pas être faibles.

Aujourd'hui, il y a effectivement une agriculture qui se met en place, qui est l'agriculture locale avec des gens qui produisent, transforment, vendent localement. Souvent, ces gens-là ont développé une certaine autonomie et ils n'ont plus beaucoup besoin des organismes techniques dans l'accompagnement. Nous, à l'époque, on était une exploitation au même profil que les autres. On ne différenciait pas notre exploitation de celle des voisins, c'était difficile de prendre un chemin de traverse, il fallait trouver des organismes ou des gens qui nous accompagnent. C'est la différence avec aujourd'hui.

Les enjeux ne sont pas si différents. Il y a de plus en plus de gens, d'agriculteurs ou de jeunes, qui s'installent dans des exploitations on appelle ça « atypiques » : ils osent aller sur une agriculture qui n'est pas celle qu'il y avait il y a 20 ans. Ils sont novateurs, ils inventent des choses, c'est très bénéfique pour le métier d'agriculteur, pour toute la population locale, pour la qualité des produits, souvent ces gens-là font de la qualité. En général, ils polluent moins puisqu'ils produisent et qu'ils vendent localement. C'est aussi bénéfique pour l'emploi, parce que souvent ils travaillent avec moins de technologie mais font beaucoup appel à l'humain, à la personne. Pour la société c'est vraiment bénéfique.

*Florence* : Oui, c'est bon pour le tissu rural, car il y plus de gens à travailler sur les fermes.

*Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour faire avancer cette méthode, cette idéologie ?*

*Jean-François* : Un obstacle c'est l'accès au foncier, les terres pour travailler, les exploitations. Comme, moi, mes parents étaient paysans, donc quand je me suis installé ça a été

facile : j'ai repris la ferme de mes parents. Et comme j'étais paysan, mes parents étaient paysans, mes grands-parents étaient paysans, il y a une certaine référence, une certaine reconnaissance donc on peut avoir des terres qui se libèrent pour s'agrandir. Par contre, une personne qui est extérieure au monde paysan, c'est beaucoup plus difficile, qui plus est lorsqu'elle a un projet qui est complètement différent.

Parce que la profession, quand même, elle est là pour garder un peu : « Lui, il ... », « C'est qui lui ? », « Et qu'est-ce qu'il va faire ? » Donc Il y a de moins en moins de fermes, mais elles sont de plus en plus grosses et elles s'accaparent toutes les terres. Il y a beaucoup de jeunes qui veulent revenir à l'agriculture, mais le principal obstacle c'est d'avoir des terres pour travailler. C'est dommage, parce qu'il y a un vivier de jeunes qui pourraient être novateurs, qui font de la qualité.

En fait, il faudrait qu'au niveau politique, on puisse redistribuer les terres. Il faudrait qu'il y ait une politique beaucoup plus restrictive pour les paysans comme nous qui sommes en place. On ne devrait pas être prioritaire pour reprendre des terres, ça devrait être ces jeunes.

*Florence* : Il y a des jeunes qui ont des projets intéressants, par exemple paysan boulanger !

*Jean-François* : Ça ne sera pas forcément une réussite à tous les coups, mais si on leur donne pas une chance d'essayer, on ne saura pas s'ils réussissent ou s'ils ne réussissent pas.

*Peut-être que c'est aussi un problème d'argent. Pas assez d'argent ?*

*Jean-François* : L'argent, c'est un obstacle pour les jeunes qui veulent reprendre des grosses exploitations. Nous, on les encourage à reprendre de petites exploitations, où justement il y a besoin de beaucoup moins d'argent. Nous, on est en train de vivre ça sur notre exploitation, parce que, théoriquement, on transmet notre ferme dans deux ou trois ans. On n'a pas une grosse ferme, elle ne représente pas

beaucoup de capitaux et il y a des jeunes qui sont intéressés pour venir. Parce qu'ils savent que l'on ne va pas leur demander 500 000 euros. S'ils continuent dans la même logique, s'ils ne font pas de folies dans les investissements matériels ou en bâtiments. Ils peuvent continuer la ferme comme elle vit aujourd'hui et même l'améliorer.

*C'est lié aux idées politiques, ce que vous faites avec ...*

*Jean-François* : On est proches des milieux, des associations environnementalistes. On est militants. Avant-hier, je suis allé manifester pour la préservation de l'hôpital de Ploërmel. On est très conscients que si l'hôpital de Ploërmel arrivait à disparaître ou autre, c'est un service public qui disparaît, c'est la vie dans les campagnes qui disparaît. On est très attaché à une vie dans les campagnes. On est des paysans mais on est surtout des citoyens. On est persuadé que dans la ruralité, dans la campagne, ici, il peut y avoir une vie riche, intéressante, et qu'il faut absolument garder des gens nombreux dans notre campagne. C'est notre motivation aujourd'hui au travers de notre métier.

*Vous avez 25 jours d'écoles qui viennent ? Ils sont bien informés les élèves de comment ça marche une ferme, bien informés avant de venir ?*

*Florence* : Alors en général, les professeurs travaillent en amont avec leur classe quoi. ... Ils ont leurs curiosités, leurs questions mais ...

*Jean-François* : En fait, on travaille avec eux ... c'est au niveau du primaire. Je pense que les enfants, effectivement, viennent voir des animaux à la ferme. Mais, c'est le message que les institutrices ou les institutrices veulent faire passer. Nous, on en profite pour faire passer un message aussi sur le travail, sur la façon dont on travaille avec les animaux : Comment on produit des denrées alimentaires ? Comment on produit du lait ? On en profite pour discuter, peut-être pas avec les enfants, mais avec les professeurs. On parle de

rémunérations, on parle de vacances, on parle de santé, on parle de plein de choses. Moi ça, ça me plait, l'échange dans ce sens. Et on est persuadé que l'enfant entend des choses et voit des choses et que ça ne peut être que bénéfique pour les années à venir, pour avoir une autre perception du métier de paysan et puis de l'environnement.

ELODIE GUELVUIT

Eleveur de poules

*Ayant grandi dans l'agriculture, Elodie avait initialement peu d'intérêt à reprendre l'entreprise familiale. Elle a travaillé pendant sept ans avec les services médicaux d'urgence, mais est finalement retournée au nid et a repris la ferme de ses parents dans la commune de Brignan. En plus d'un bâtiment « écologique » pour ses 10 500 poulets, elle a également une nurserie pour ceux qui sont blessés – bien que ce soit rarement plus d'un par mois. Dans de nombreux élevages de volailles soi-disant « élevés en plein air », seule une fraction des animaux sort réellement. Mais ici, grâce aux trappes automatiques installées sur toute la longueur du bâtiment, tous les animaux ont un accès facile au terrain extérieur.*

La Bretagne, une terre pleine de vie, de ressource humaine, mais avec beaucoup de cicatrices de modèle de production animale, végétale intensive. Produire, produire et encore produire, les années 50 étaient dans cette logique qui de nos jours est devenue illogique, à cette période aucune préoccupation des enjeux environnementaux et humains.

Cette Bretagne est plein changement mais avec un rythme lent. Il ne faut pas non plus négliger le fait que cette région a une forte dominance agricole avec de nombreuses usines de transformation agro-alimentaire qui génère un secteur d'emploi et économique très fort. Une agriculture raisonnée et biologique pourrait générer encore plus d'emploi, car cette agriculture demande plus de main d'œuvre.

Je suis convaincu que l'agriculture biologique est celle du futur pour préserver notre planète. Mais pour réussir à convaincre les citoyens il faut les éduquer sur leur façon de manger, utiliser les produits de saison, locaux, respectueux de de l'animal, de l'éleveur et du mode de transformation. Avec une transparence sur le produit de A à Z. la sensibilisation commence dès le plus jeune âge, intervenir dans les écoles est pour moi essentiel et donner l'exemple.

*Concernant les pesticides, qu'est-ce qu'on peut faire pour en réglementer plus efficacement l'usage ?*

Moi alors déjà, je parlerais de la réglementation des pesticides à l'échelle mondiale. Je pense déjà qu'on est déjà tous en égalité à tous les pays. La même. On va dire le même cahier des charges réglementaires.

Je parle essentiellement pour le bio parce que le bio, actuellement au cahier des charges européen, n'a pas du tout la même signification que le cahier des charges français. Et j'entends dire autour de moi, des gens me disent "le bio, moi, le bio français, effectivement, j'y crois. Mais le bio européen ou le bio qui arrivent de l'étranger, pour moi, ça, c'est comme si c'est comme si c'était du conventionnel en France". Donc voilà. Mais il faudrait déjà démarrer à l'échelle mondiale, en fait, de pouvoir réglementer les pesticides et par rapport à ma position de connaissance de cause ou au niveau réglementaire, administratif français, des exploitations qui ont le droit de faire différentes productions, c'est à dire le bio et le conventionnel. Pour moi, ça n'a pas lieu d'être ensemble. Effectivement, on peut donner la chance aux gens qui sont dans la transition parce que ça se travaille. Ça ne se fait pas du jour au lendemain. Mais par contre, une fois que la transition est faite, que tous les élevages partent en bio, on ne garde pas un élevage sous le coude de conventionnel parce qu'on a trop peur, parce que financièrement. C'est un peu ma position à moi.

*Que pensez-vous du végétarisme et peut être le véganisme ?*

Elle fait peur. Moi, elle me fait peur. Je peux entendre que les gens ne souhaitent pas forcément manger de viande. Je peux l'entendre et je respecte tout à fait ce choix. Mais on n'impose pas son choix à l'autre. Ça, c'est quelque chose auquel je ne peux pas accepter.

Les moyens qu'il emploie sont très durs, sont très violentes. Et justement, ce n'est pas comme ça qu'on l'on peut avancer. On est dans une base de violence. Donc, effectivement, comment, le végétarisme, le véganisme, quand on en parle, on dit "attention", parce qu'ils véhiculent une image de violence.

*Et l'effet sur la croissance des enfants, par exemple ?*

Pour moi, c'est très dangereux. Tout à fait. Pour moi, l'humain est fait pour manger de la viande, de la protéine. Après, on peut l'avoir sous différentes formes. Mais je pense que, en tant que parent, on ne peut pas imposer à son enfant. Après, on a un choix de pouvoir répondre plus tard, à l'âge de 10 ans, 15 ans. "Maintenant, je ne veux pas manger de viande". C'est ton choix. Mais on ne peut pas imposer à un enfant, à un nouveau-né.

*Qu'est-ce que c'est que le danger exactement ?*

C'est médical. Le manque de croissance qui ne se fait pas correctement. Un manque de nutriments, des carences complètement décalé – je parle d'un enfant qui devrait normalement être constitué à un âge pour avoir un bon éveil et pour avoir tout ce qu'il faut pour pouvoir bien évoluer dans sa vie d'adulte plus tard.

*Est-ce qu'il y a des reportages sur la croissance des enfants ? Ou c'est un sentiment ?*

Pour l'instant, je ne suis pas tombé sur... J'ai pas senti qu'il y avait des reportages très sensibilisé par rapport à ça. Effectivement, il y a quand même quelques-uns, mais je parle même au niveau de tout ce qui est aussi la croissance par rapport à des gens qui vont aller sur les végétaux.

*Le soja par exemple.*

Oui, attention, perturbateurs endocriniens – pour les jeunes filles il ne faut surtout pas en bois. Mon mari, pour son travail il sensibilise beaucoup les parents sur ça, car il y a des personnes qui n'ont pas conscience de ça. Le soja, c'est la mode, c'est l'anti-gluten.

Mais mes enfants, mon quotidien, ils ont de la viande. Ils ont des produits laitiers. Maintenant, l'une d'entre elles me dit – elle nous sensibilise tous les jours en disant – "Maman,

pourquoi on mange des animaux ? Effectivement, pourquoi manger animaux ? Alors ?” Je leurs explique avec des mots de son âge, en disant que l’humain est faible. On est un carnivore, on est constitué comme ça.

Après, il y a toujours moyen de trouver peut-être d’autres solutions pour éviter la viande. Parce que ça, par contre, pour revenir un peu à tout ce qui est en jeu, climatique ou autre, de manger moins de viande. Ça, c’est quelque chose. Il faut vraiment qu’on y arrive pas d’arrêter de manger de la viande, mais de diminuer la consommation de viande. Mais pour revenir un petit peu par rapport à la croissance, j’explique à mes enfants que pour bien grandir, il faut consommer de la viande, qu’on mange la viande raisonnablement avec de la viande de qualité qui a été élevée de façon avec un bien être animal, que toute la chaîne soit correctement respectée. Ça, c’est quelque chose auquel je suis très sensible.

JEAN-ROCH LE MOINE

Moniteur équestre

*Jean-Roch le Moine, 55 ans, travaille avec les chevaux qui présentent des problèmes de comportement ou qui sont instables, voire dangereux. Il consacre énormément de temps à établir un rapport de confiance avec les animaux et à s'y adapter, une compétence qu'il a acquise grâce à son expérience. En parallèle, il travaille avec les propriétaires sur leur propre approche et leur apprend à créer de meilleures interactions avec leurs chevaux.*

*La première fois que j'ai observé Jean-Roch, c'était de loin. Il se trouvait face à un cheval remarquablement confiant dont les avant-bras reposaient sur le capot renforcé de sa Volvo noire spécialement adaptée. Je venais de terminer de photographier un festival dans un champ lorsque, depuis une butte, j'aperçus le trio homme, machine, cheval. Le tableau me rappela les mots de Lautréamont, repris par André Breton lorsqu'il parlait de la dislocation surréaliste : « Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». Même de loin, je compris implicitement, par la posture de Jean-Roch et de son cheval par rapport à la voiture, qu'un rapport particulier existait entre l'homme et l'animal, et qu'il allait bien au-delà du langage humain.*

*Plus tard, lors de notre rendez-vous photographique sur son travail à sa ferme équestre de Saint-Agathon, Jean-Roch m'expliqua comment les propriétaires et éleveurs de toute la région lui confient leurs animaux dans divers états de détresse et d'anxiété. Jean-Roch travaille à leur réadaptation et les aide à recouvrer leur sens de sécurité et de confiance en présence d'êtres humains.*

*Combien de temps dure ce processus ? Dans quel état sont les chevaux, lorsqu'ils arrivent chez vous ?*

Il arrive qu'un cheval ait été délibérément maltraité ou qu'il ait été impliqué dans un accident. Dans ces cas, il ne réagit souvent pas à la présence des humains, ou alors il en a activement peur. Le processus de rétablissement de la confiance dans l'être humain peut prendre facilement de mois, voire des années, et la plus petite frayeur, le plus petit incident ou malentendu entre le cheval et moi peut retarder

le travail de nombreuses semaines. Ce que j'ai appris, je le tiens de ma mère qui était connue pour son travail tout à fait remarquable dans ce domaine. Avec mon père, elle m'a encouragé à développer mes compétences équestres dès mon plus jeune âge, et maintenant, je marche sur leurs traces.

Je pense que c'est un talent inné, mais c'est aussi quelque chose qu'il faut constamment développer. Ces chevaux m'apprennent toujours quelque chose de nouveau. Un jour, je peux entrevoir un réel progrès, une connexion tangible avec le cheval, et le lendemain, tout peut avoir disparu ! Le cheval me mène sur un chemin presque spirituel : je dois croire au progrès, et je dois faire confiance au cheval, à moi-même et au propriétaire, pour que le rétablissement s'opère, même si le chemin est semé d'embûches et de retards. Sur ce parcours, la voiture est un outil thérapeutique, et quand le cheval est confiant au point de se tenir debout sur le capot, cela signifie qu'il a réellement confiance en moi, en tant que moniteur et soigneur.

*Votre travail a-t-il également un impact sur les propriétaires du cheval ? Je veux dire, devez-vous éduquer les propriétaires sur la manière d'établir un rapport avec leur cheval ?*

C'est exactement ça. C'est un rapport triangulaire entre moi, le cheval, et son propriétaire, et ce rapport doit être équilibré et harmonieux. Cela signifie que parfois, je dois me sensibiliser plus particulièrement à ce qu'il se passe dans la vie de certains clients, car cela affecte aussi réellement le bien-être du cheval. Je me souviens d'un cas particulier dans lequel je travaillais avec un jeune couple. Ils essayaient d'avoir un bébé, et ils n'y arrivaient pas. Ils commençaient à sérieusement s'inquiéter – elle doutait de jamais tomber enceinte – et ce stress était en fait répercuté sur le cheval. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à travailler avec cet animal qui avait développé des problèmes de comportement. Le cheval s'est rapidement remis, et la femme a pu rétablir une connexion étroite avec lui, et cette

relation renouvelée l'a totalement libérée du stress qu'elle ressentait sur son désir de grossesse. Au bout de deux mois de cette interaction positive, elle est tombée enceinte...



## RESSOURCES SUPPLÉMENTAIRES

Access to Land network (A2LN), Europe's new farmers: innovative ways to enter farming and access land, September 2018. <https://www.accesstoland.eu/Access-to-land-for-new-entrants>

Bouchedor, A. Pour un meilleur accès à la terre en Belgique et en Europe. FIAN Belgium, September 2014. [www.fian.be/FIAN-publique-une-etude-sur-l-acces-a-la-terre-en-Belgique-et-en-Europe](http://www.fian.be/FIAN-publique-une-etude-sur-l-acces-a-la-terre-en-Belgique-et-en-Europe)

D'Allens, G. and Leclair, L. Les néo-paysans. Reporterre/ Seuil, 2016.

Flament-Ortun, S. and Macias, B. Néo-paysans, le guide (très) pratique : Toutes les étapes de l'installation en agroécologie. France Agricole, 2018. <http://neo-agri.org/fr/neo-paysans-guide-tres-pratique>

Franco, J. and Saturnino, M. B. (eds). Land concentration, land grabbing and people's struggles in Europe. European Coordination Via Campesina and Hands off the Land Alliance, June 2013. [www.tni.org/en/publication/land-concentration-land-grabbing-and-peoples-struggles-in-europe-0](http://www.tni.org/en/publication/land-concentration-land-grabbing-and-peoples-struggles-in-europe-0)

InPACT, Des idées pour transmettre, 2019. <https://terredeliens.org/trois-nouvelles-publications-sur.html>

Scottish Farmland Trust, Wanted: Land for New Farmers, Nourish Scotland and Scottish Farmland Trust, September 2017. [www.scottishfarmlandtrust.org/home/read-the-report-wanted-land-for-new-farmers](http://www.scottishfarmlandtrust.org/home/read-the-report-wanted-land-for-new-farmers)

Terre de Liens, Guide Trouver une terre pour mon projet agricole, 2018, <https://terredeliens.org/Guide-Trouver-une-terre-pour-mon-projet-agricole.html>

van der Ploeg, J-D. The New Peasantries: Struggles for Autonomy and Sustainability in an Era of Empire and Globalization. Earthscan, 2012.

European Innovation Partnership (EIP)-Agri Focus Group. New Entrants into farming: Lessons to foster innovation and entrepreneurship, Final Report, European Commission, May 2016. <https://ec.europa.eu/eip/agriculture/en/publications/eip-agri-focus-group-new-entrants-final-report>

## ACCESS TO LAND : RÉSEAU EUROPÉEN

[www.accesstoland.eu](http://www.accesstoland.eu)

## ORGANISATIONS FRANÇAISES POUR L'ACCÈS À LA TERRE

Terre de Liens  
[www.terredeliens.org](http://www.terredeliens.org)

Terre de Liens en Bretagne  
<https://terredeliens.org/bretagne.html>

Passeurs de terres - Pays de la Loire  
<http://passeursdeterres.org/>

Lurzaindia - Pays Basques  
[www.lurzaindia.eu](http://www.lurzaindia.eu)

ORGANISATIONS  
FRANÇAISES SOUTENANT  
DES NOUVEAUX  
AGRICULTEURS

Pôle Impact - réseau national  
d'organisations soutenant des  
agricultures alternatives

[http://www.agricultures-  
alternatives.org/rubrique12.html](http://www.agricultures-alternatives.org/rubrique12.html)

RENETA - réseau national de  
couveuses agricoles  
[www.reneta.fr](http://www.reneta.fr)

Réseau de soutien pour les  
nouveaux agriculteurs en Bretagne  
[http://www.paysans-creactiv-  
bzh.org/](http://www.paysans-creactiv-bzh.org/)

Syndicat d'agriculteurs paysans  
Confédération paysanne  
[www.confederationpaysanne.fr](http://www.confederationpaysanne.fr)

ORGANISATIONS  
BRITANNIQUES POUR  
L'ACCÈS À LA TERRE

The Soil Association Land Trust  
[www.soilassociation.org/the-  
land-trust](http://www.soilassociation.org/the-land-trust)

The Biodynamic Land Trust  
[www.biodynamiclandtrust.org.uk](http://www.biodynamiclandtrust.org.uk)

The Ecological Land Co-op  
[www.ecologicalandland.coop](http://www.ecologicalandland.coop)

The Scottish Farmland Trust  
[http://www.scottishfarmland-  
trust.org/](http://www.scottishfarmland-trust.org/)

The Land Justice Network  
[www.landjustice.uk](http://www.landjustice.uk)

ORGANISATIONS ET  
SYNDICATS BRITANNIQUES  
SOUTENANT LES NOUVEAUX  
AGRICULTEURS ET  
L'AGROÉCOLOGIE

The Real Farming Trust  
<http://www.feainetwork.org/>

The Kindling Trust  
[www.kindling.org.uk](http://www.kindling.org.uk)

The Land Workers' Alliance  
[www.landworkersalliance.org.uk](http://www.landworkersalliance.org.uk)

## REMERCIEMENTS

Je me sens exceptionnellement chanceux d'avoir eu le soutien des nombreuses communautés bretonnes dans lesquelles le livre de photos *Parade* et *Parade (paroles)* ont été enregistrés. Leurs contributions ont clairement été inestimables. Je suis particulièrement redevable au Centre d'Art GwinZegal, à Guingamp, qui a non seulement soutenu le livre de photos, mais m'a également aidé à réaliser les interviews à Guingamp et dans ses environs. Le Centre a également fait don de plusieurs centaines d'exemplaires du livre de photos pour que je puisse l'envoyer, avec ce livre de textes, dans le cadre d'une diffusion active et ciblée.

Je voudrais également dire un énorme « merci » à Sam Mackay, pour son travail méticuleux d'édition, de traduction et d'aide à plusieurs niveaux dans la formation du contenu de ce livre ; à Jean-Baptiste Troadec pour son travail acharné de tournage et d'enregistrements sonores à Guingamp et dans ses environs ; et à Lori Blackburn, qui a recherché et organisé mes entretiens avec des agriculteurs et des personnalités importantes à Vannes en Bretagne, et dans les environs, avec une rapidité et une efficacité incroyables.

Merci à tous de la Photographers 'Gallery, et en particulier à la conservatrice principale Anna Dannemann, pour leur soutien et leurs conseils substantiels lors de l'exposition de photographies du livre *Parade*, et pour avoir fourni la plateforme à partir de laquelle je lance ce livre de textes gratuit. Merci également au jury du prix Deutsche Börse 2020 pour sa nomination sur la liste de présélection.

*Mark Neville*

